

« Espace sacré, pouvoirs symbolique et territoires au Sahara : l'influence des chorfamarabouts originaires de l'Essuk dans la gestion de la cité en Ahaggar » :

Colloque International « **Le Sahara et ses marges : enjeux et perspectives de territoires en mutations** »

18, 19 et 20 juin 2009, Université de Franche-Comté, Besançon-France

Faiza SEDDIK ARKAM, Post - Doctorante. Université de Franche-Comté.

Aperçu de l'histoire du peuplement de l'Ahaggar

Les premières sources écrites sur les Touaregs ont été celles des géographes et historiens arabes largement exploitées par les explorateurs, ethnologues qui les ont suivis quelques siècles après. Les premières descriptions de ces populations nomades de l'Ahaggar sont le fait de voyageurs et historiens arabes, Ibn Hawkal (X^es), El Bekri (XI^es), Al Idrissi (XII^es), Ibn Battouta et Ibn Khaldoun (XIV^es), Jean Léon l'Africain et Mahmoud Kati (XVI^es). Ils ont été les premiers à offrir la genèse historique de ces populations sahariennes, à offrir des descriptions relatives à leurs modes de vie et à leurs mœurs, si éloignés de l'islam. Mais ils ont très peu fait cas des croyances de ces sociétés nomades. Ils ont accordé plus d'importance aux échanges transsahariens politiques, socio-économiques, culturels qui les liaient à leurs voisins Arabes et Africains.

Ses habitants vivaient dans un désert rocailleux et de montagnes arides et inhospitalières que les arabes ont appelés "*El Ahaggar*", Kel Ahaggar en Tamahaq, dont les habitants, les *Kel Ahaggar* forment une unité plus géographique que sociale. Ibn Khaldun, suivant ses prédécesseurs généalogistes arabes (El Bekri) soutient que les *Howwara* issus du grand groupe des *Sanhadja* vinrent ainsi que les *Ketama* bien avant l'Islam de la péninsule arabe (Yemen), leur ancêtre *Huwwar* serait l'origine du mot "*Ahaggar*".

Ibn Khaldoun évoque aussi une origine hamitique. «Les berbères descendraient de *Amazigh*, fils de *Canaan*, fils de *Ham*». Ibn Hawkal attribue aux *Sanhadja*, tribu berbère, une origine yéménite. Tandis qu'El Bekri rapporte que les *Sanhadja* sont originaires de *Filistin* (Palestine). Ils auraient migré vers l'Egypte et l'Afrique du Nord. Les *Huwwara* seraient les ancêtres des Touaregs du *Ahaggar*. L'existence de « musulmans » dévoués parmi les Touaregs de l'Ouest est attestée dans ses écrits datant du X^e siècle. Ces derniers sont convertis à l'Islam depuis le IX^e siècle.

Les tribus issues des *Howwara*, se seraient installées sur la côte méditerranéenne de la Libye actuelle (Tripoli). Une partie d'entre elles a dû fuir les assauts du prédicateur musulman Okba Ben Nafi (666) qui a voulu convertir à sa foi les berbères de la Numidie, après qu'un certain Yulian Julianus les lui ait décrits sous un jour fort peu élogieux : « C'est, disait-il, un peuple sans religion, ils mangent des cadavres, boivent le sang de leurs bestiaux, vivent comme des animaux car ils ne croient pas en Dieu et ne le connaissent même pas. » (El Bekri cité par Camps 1991).

Ce récit s'ajoute à celui du grand explorateur et historien arabe du Moyen-Age, Ibn Battouta, qui s'indigne du mode de vie de ces pasteurs nomades qui imposaient aux passants une taxe, et dont les femmes jouissaient d'une liberté " incontrôlée ".

L'Ahaggar ou (*Ahaggar* en arabe) est le nom que l'histoire a gardé du pays contrôlé jadis par la confédération des Touaregs Kel Ahaggar.

Cependant, d'après les observations des archéologues et préhistoriens, c'est au Néolithique moyen que des populations blanches font leur apparition au Tassili. « Ces cavaliers de races méditerranéennes domineront de plus en plus étroitement les populations sahariennes, alors que leurs prédécesseurs, à la peau brune ne pouvant plus, en raison de l'aridité, élever leurs immenses troupeaux de bœufs, descendront vers le bas du Niger, du Sénégal ou du Tchad et se cantonneront dans l'espace restreint des rares oasis, en acceptant la domination des nomades paléo- berbères » (G. Camps 1991 : p48).

Ces dominateurs guerriers que sont les « *Howwara* », et dont l'histoire est rapportée par la tradition orale touarègue, ont conquis le territoire et ont dominé les chasseurs éleveurs de chèvres autochtones, les « Issabaten » à l'arrivée de *Tin Hinân*, l'ancêtre mythique des suzerains de l'Ahaggar venue du Tafilelt.

A ces Issabaten, on assimile les tombeaux préislamiques de formes différentes nommés « *adebni* ». Ces « Issabaten » ont formé un peuple païen « partiellement islamisé une première fois par les "*anbiya*", mais retournés semble-t-il au paganisme à l'arrivée des premiers Touaregs » (G. Camps 1992 : EB p1244).

Les conquérants ont pu s'installer en maîtres des lieux car ils apportaient, un moyen de transport rapide, le dromadaire, instrument technique adapté au milieu écologique. Une éducation morale et psychologique exaltée par des « considérations mystiques » (Gast 1978) les maintenait dans des dispositions guerrières permanentes qui se traduisaient par un mode de conquête sous l'aspect du pillage et du harcèlement.

La dénomination même de touareg d'origine arabe, est extérieure au monde ainsi dénommé. Selon une hypothèse peu vraisemblable et qui ne tient pas linguistiquement, celle-ci s'appuie d'après Duveyrier sur un critère religieux, le terme de touareg viendrait du mot arabe : *tareq*; ceux qu'on quitte ou qu'on abandonne et qui voudrait dire selon lui "les abandonnés de Dieu". Cette interprétation tendancieuse s'inscrit totalement dans cette volonté d'amnésie historique et structurelle. Elle participe au mythe construit autour des Touaregs par l'imagerie coloniale (Pandolfi 2004).

Une autre hypothèse et explication fournies par M. Benhazera et Charles De Foucault dérive le mot touareg de Targa, qui est l'appellation d'origine de la région du Fezzan, et qui correspondrait à un nom tribal particulier que les conquérants arabes ont étendu à l'ensemble des nomades voilés qui occupaient les zones sahariennes et sahéliennes. Les deux critères, l'un religieux et l'autre géographique se recoupent d'après A Bourgeot: «Ceci revient à dire qu'à un moment historique donné, et compte tenu de l'idéologie dominante et théocentrique de l'islam, un critère prend le pas sur l'autre »¹

On observe ainsi que le contenu des appellations varie en fonction du contexte historique où intervient la nomination.

Pour se désigner eux mêmes, les Touaregs emploient le terme d'*amahagh* (pl. *Imuhagh*), terme qui recouvre plusieurs sens (pasteurs, guerriers), possédant une connotation hiérarchique qui ne concerne que la classe dominante les *Ihaggaren*. La dénomination d'*Imuhagh* est une variante du mot *imazighen*, désignant les hommes libres, qu'on retrouve dans d'autres sphères du monde berbère.

La connotation hiérarchique est manifeste et explique que le terme *Imuhagh* ne recouvre pas uniquement une position sociale, mais désigne aussi, en Ahaggar, un mode de vie déterminé par une certaine division du travail, lié à un nouveau type de travail, un nouveau type d'économie, et englobe des formes de propriétés dominantes *Imuhagh / kel aghrem* (Pasteurs itinérants /agriculteurs sédentaires) (Bourgeot 1995: 42)

L'ancêtre mythique

Les Touaregs nobles de l'Ahaggar se revendiquent de la descendance d'une femme noble, *Tin Hinân*, venue du Tafilelt marocain, un récit mi-historique, mi-léendaire dont le souvenir est précieusement conservé au point de justifier jusqu'à ce jour le droit au commandement

des tribus suzeraines, des *tiwsatin* (tribus) mot consacré par l'usage, issues de la lignée utérine. Cette ancêtre féminine est à l'origine du système matrilineaire propre à cette société, de la primauté de la relation oncle et neveu utérin, de la relation frère-sœur à l'origine de l'organisation sociale par le biais de la parenté utérine (Gast 1976).

Et Pandolfi (1998) nous fait part d'un mythe peu connu qui donne à la reine pré citée une origine surnaturelle :

« Les Touaregs sont tous, sans exception issus de *Tin Hinân Bent Afrita*, dont la mère a, dit-on, été fécondée par le vent. Le lieu de naissance de *Tin Hinân Bent Afrita* est inconnu. Au cours d'un voyage qu'elle effectuait, un roi *Smanane* (variante de *Suleyman*), qui avait entendu parler de sa beauté, la fit prendre et l'épousa ».

Un mythe similaire recueilli par Casajus chez les *Kel Ferwa* fait part également d'une ancêtre féminine *Sabena*, qui n'est autre que l'identification à la reine de Saba. L'époux de *Sabena* dans un des mythes recueillis est un *kel essuf*.

Issabaten c'est également le nom donné au peuple autochtone de l'Ahaggar, ancêtres des Touaregs, présenté comme un peuple idolâtre.

Dans ces mythes d'origine correspondant à une strate préislamique, les Touaregs expliquent la naissance des fils de la femme, dans le couple frère-sœur original, par les relations qu'elle a avec des géants, des *jnûn*, etc...

Des récits similaires se retrouvent dans le reste du Maghreb, et ils concernent les *jnûn* (dérivé de *djinn*s) qui sont en fait des créatures similaires, à beaucoup d'égards aux hommes. Ces derniers ont également la possibilité de pouvoir se présenter sous une forme humaine ou de se transformer en animaux domestiques (chats) ou sauvages (pythons).

D'autres mythes relatifs à l'identification des Touaregs aux *kel essuf* ont été recueillis sous plusieurs versions reprises par certains auteurs (Hourst 1898, Casajus 1987 p 283, Gast 1978).

Celui-ci recueilli au Mali par Hourst est parlant :

« Les femmes d'un village, s'étant aventurées en brousse, furent engrossées par des génies. Quand il apparut qu'elles étaient enceintes, les hommes du village voulurent les tuer, mais un lettré parmi eux les retint. Quand les femmes accouchèrent, les hommes voulurent tuer leurs enfants, mais le lettré à nouveau les retint, leur demandant d'attendre qu'ils aient grandi. Les enfants grandirent, mais leur force et leur intelligence étaient telles qu'il ne fut plus possible de les tuer. Ce furent les premiers Touaregs. »

Les lettrés, personnages religieux souvent à l'origine de ces mythes, sont toujours présentés comme observateurs, prêts à intervenir pour maintenir l'harmonie et réguler le désordre.

De nombreux mythes sahariens retracent l'histoire de femmes, épouses de génies. Ils peuvent être mis en parallèle avec les récits insistants sur le caractère féminin du début du temps. Dans les récits des voyageurs arabes du Moyen-âge, il est question de villes peuplées exclusivement de femmes, qui concevaient en se baignant dans l'eau des sources (Bonté 1994).

D'autres similitudes seront faites entre l'esclave et le génie à l'origine de l'humanité incestueuse : un lettré *Kel ansar* nous raconte qu'Eve (*Hawa*) avait conçu des jumeaux qu'elle cacha à Adam, l'un des jumeaux rendu invisible et c'est sa descendance qu'on a appelé les *djinn*s.

J'ai demandé à ce *Kel ansar* lorsqu'il m'a fait part du mythe, si l'humanité issue d'Adam et Eve n'était pas inéluctablement née d'un inceste, il me répondit :

« L'humanité n'est pas née d'un inceste. Le couple originel donna naissance à plusieurs couples de jumeaux de sexe opposé qui se sont mariés, mais pas directement entre eux : les sœurs ont épousé les frères des autres et réciproquement ».

Une réponse qui laisse floue cette première relation frère-sœur. Cette réponse, qui se réfère à la tradition islamique de Caïn et Abel² nous semble très illustrative du fonctionnement du système de parenté et d'alliance, tel qu'il apparaît au travers des analyses de la transmission des pouvoirs spirituels, de la baraka, et des rites relatifs à la naissance,. Notamment celui qui consiste à enterrer le délivre considéré comme le double de l'enfant, *khout el seghir* (frère de l'enfant), pour soustraire l'enfant vivant aux génies³.

Plus lointaine, la malédiction de Noé qui frappa Cham : « Maudit soit Canaan (fils de Cham), qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves » (Ibn Khaldun 1978, T. 1 : 178). On retrouve aussi au cours de quelques rituels l'assimilation du bétail aux esclaves « *akli yougha dulli* », l'esclave devient chèvre. Dans un conte touareg, on met à mort un esclave lors d'un rituel de mariage dans le village d'Assodé. Des lettrés interviennent pour empêcher ce sacrifice humain et maudissent la ville d'Assodé qui disparaît alors sous un violent vent de sable.

Selon les textes berbères médiévaux, les femmes entretiennent un commerce particulier avec le surnaturel qui leur donne le pouvoir de divination, voire de prophétie. Ce commerce est conçu comme une source de danger pour les hommes, et comme un trait « démoniaque » qui justifie l'intervention de personnages masculins (les lettrés) investis d'une puissante légitimité religieuse.

Le monument funéraire de Tin Hinân se dresse près d'Abalessa, c'est le premier fait historique datable de l'Ahaggar. La légende en fait une musulmane, mais la chronologie établie d'après le mobilier et les datations au carbone quatorze s'y opposent.

« Les gens des environs devaient cependant attribuer à cet ensemble un certain pouvoir religieux ou magique, car ils venaient y planter des barrières et des piquets de bois au sommet, comme cela se fait sur les tombes des saints » (Gast 1973 : p395).

Sur cette reine légendaire s'est fondée l'organisation de la société touarègue qui fait prévaloir la filiation maternelle dans l'héritage du droit au commandement. Si cette hypothèse semble être remise en cause par des chercheurs⁴ qui veulent engager de nouvelles recherches mettant en doute jusqu'à sa féminité (le squelette serait celui d'un homme et les bijoux ceux d'une femme) c'est tout un pan d'une société, tout un symbole sur lequel s'est construit toute une idéologie, qui risque ainsi de s'effriter.

Les paléo-berbères pratiquaient le culte des astres, essentiellement celui du soleil et de la lune, et s'adonnaient à quelques pratiques de divination. Ces croyances sont révélées par l'orientation systématique vers l'Est de leurs monuments funéraires mais aussi par les témoignages historiques : Hérodote nous apprend que tous les Libyens sacrifiaient à la lune et au soleil et à nul autre dieu.

Ibn Khaldun, au XVe siècle, témoigne des mêmes croyances quand il écrit que l'Islam trouva en Afrique du Nord des tribus berbères qui confessaient la religion juive, d'autres qui étaient chrétiennes et d'autres encore païennes, adorant la lune, le soleil et les idoles. Le recours à l'incubation, c'est-à-dire à la divination par les songes sur les tombes des ancêtres morts, se pratiquait il n'y a pas longtemps encore chez les Touaregs.

L'islamisation progressives des populations Touarègues

Le pays noir, ainsi dénommé par les auteurs arabes *Bilâd as-sûdân* (le pays des noirs), est entré en contact avec les Arabes et les Touaregs par le commerce touchant surtout l'or, les esclaves, la gomme arabique et le sel. C'est, peut-être, ce "commerce silencieux" dont parlait Henri Labouret, qui favorisa très tôt l'islamisation de l'Afrique Occidentale par le Sud marocain. Les richesses de l'Afrique noire ont aussi profité aux célèbres empires médiévaux des Almoravides et même des Almohades.

L'étude historique et théologique de l'islam chez les Touaregs semble focalisée avant tout sur l'islam scripturaire et les pratiques qui ont explicitement trait à la religion (Triaud 1990).

La vie religieuse touarègue paraît rebelle à l'analyse comme le constate si justement Casajus, au vu des états d'ensemble des monographies souvent fort documentées parlant de l'islam touareg. Ces dernières décrivent surtout le savoir religieux des *Eneslemen* lettrés (*chorfa*) qui lisent l'arabe, connaissent le Coran et tiennent dans le dernier mépris, les usages et croyances populaires, lesquelles sont présentées comme des pratiques païennes, relevant d'un autre âge, dont la survivance même, au sein d'une société musulmane laisse sceptique (Benhazera 1933; Nicolaison 1961, cité par Casajus 1989).

Très peu de travaux scientifiques ont concerné donc l'islamisation des Touaregs Kel Ahaggar et leur rapport à cette religion, mis à part quelques articles : (Gast 1972) et une thèse portant sur l'histoire de cette islamisation de F Belhachemi (1986).

Les travaux récents ayant porté sur l'islamisation des Touaregs (F Belhachemi 1992, Meunier 1997) ont combiné la lecture des sources arabes anciennes et les enquêtes de terrain.

Deux courants ont souvent dominé dans l'étude de l'histoire au Maghreb. Le courant berbérisant tente une approche sociologique, mais renvoie à une idéologie hautement politique qui interfère sur le plan scientifique : ce courant gomme le plus souvent l'influence de la culture arabo-musulmane, sauf pour en décrire les méfaits. Les arabisants, souvent plus proches des idéologies officielles prônent quant à eux la démarche inverse, cherchant à occulter les réalités historiques de ces peuples et à imposer une idéologie « arabiste ».

Les explorateurs, suivis des ethnologues, ont dès le départ pour des raisons idéologiques et politiques (diviser pour mieux régner), un parti pris pour le mystérieux berbère, plus proche selon eux de l'homme occidental et de ses aspirations, décrit à son image⁵. L'approche berbérissante a souvent repris les mêmes stéréotypes coloniaux et a construit son discours sur l'objectif de se différencier de cet « autre » arabe envahisseur, tellement différent et même réfractaire à la modernité.

Les Touaregs ont toujours fasciné. Même dans les pires moments où ils refusaient de se soumettre au régime colonial, ils étaient qualifiés de pillards rusés et d'ennemis irréductibles.

Les stéréotypes autour de la figure du Touareg noble⁶ et valeureux guerrier n'ont eu de cesse d'influencer les études portant sur ces populations. Les travaux des premiers Européens (souvent des militaires nostalgiques issus de l'aristocratie française)⁷ ont insisté sur cette catégorie des nobles « suzerains », au point que des clichés se sont construits à partir des traits de cette catégorie particulière.

Actuellement, les Touaregs Kel Ahaggar sont sédentarisés en grande majorité et leur mode de vie n'est plus le même. Très rares sont aussi les travaux qui ont porté sur les autres catégories sociales de la société Kel Ahaggar, sur les populations sédentaires de cultivateurs et d'anciens esclaves qui présentent des traits culturels similaires. Elles représentent pourtant la partie la plus importante, population qui, du fait du mode de vie sédentaire, s'est le plus mêlée aux populations voisines.

Elles ont été reléguées en dernier plan et n'ont pas fait l'objet d'études sérieuses et approfondies. Tout un pan de l'histoire est restée en suspens. Ces populations ont amené avec elles une culture, des croyances qui, une fois intégrées à la culture touarègue dominante ont contribué à l'enrichir, à créer de nouveaux mécanismes symboliques de défense par exemple, comme c'est le cas de rites liés à la musique de possession amenés par les anciens esclaves dont la *tazengharet* par exemple⁸.

Rares sont les études consacrées aux manifestations sociales, politiques et rituelles de l'islam dans ses variations individuelles et collectives. Ce fut le cas dans l'ouvrage collectif intitulé *L'islam pluriel au Maghreb* (1996) ou alors celui dirigé par P. Bonté⁹ portant sur le

sacrifice en islam (1999). Les rares travaux portant sur cette thématique sont ceux d'H. Claudot sur la cosmogonie touarègue et les manifestations religieuses liées au soufisme dans l'Aïr (2000). Un article de P. Bonte portant sur la possession féminine au Sahara (1995) et sur le rôle des marabouts mène une réflexion sur cette question de la matrice, que je retrouve avec force tout au long de mon travail.

Pour ce qui est de l'histoire de l'islamisation spécifique de l'Ahaggar, les documents sont rares. Dans un de ces nombreux articles concernant les Kel Ahaggar, M Gast présente une réflexion sur le processus de modernisation et d'intégration aux influences arabo-islamiques dans la société touarègue (1972) et un autre qui porte sur les croyances et cultures populaires au Sahara (1985). L'ensemble des articles de cet auteur nous donne par ailleurs de précieux éléments ethnographiques et nous informe sur l'histoire¹⁰, l'organisation sociale, l'alimentation, le pastoralisme et le système de parenté. Les derniers cités nous apportent des éléments sur l'univers religieux et sur les croyances touarègues. Dans ce contexte la religion est sans cesse sujette à des relectures et à des réinterprétations au sein d'un système de pensée et de valeurs spécifiques.

Hormis les travaux de Keenan (The Tuareg, 1978) portant sur l'histoire des touaregs juste après l'indépendance, de jeunes chercheurs autochtones ont investi le terrain en Ahaggar ces vingt dernières années, parmi eux R. Bellil ainsi que Badi Dida qui ont travaillé sur la société touarègue contemporaine et sur son intégration dans la société algérienne globale. Dida a poussé ses investigations dans une approche d'anthropologie historique. Dans ce cadre-là, il a présenté un article important sur l'actualité du monde touareg, qui porte sur les migrations touarègues passées et actuelles. Il nous explique comment, pour diverses raisons économiques et commerciales, religieuses et politiques, le Sahara a toujours été un large espace ouvert aux migrations humaines (Badi Dida 1994). La colonisation française a opéré un découpage arbitraire de cet espace en créant des frontières rigides. Les sociétés nomades comme celles des Touaregs étaient considérées comme des peuplades errant de manière anarchique sur d'immenses espaces et ignorant jusqu'à la notion de territoire. Cette même vision réductrice de ce qu'est le nomadisme pastoral et le même préjugé à l'égard de ces populations nomades ont été repris par les jeunes Etats issus des indépendances. Les frontières établies et maintenues après les indépendances ne tiennent nullement compte de la nature même de l'environnement saharien, des contraintes naturelles liées à la recherche des pâturages et encore moins de l'organisation sociopolitique fortement hiérarchisée de ces populations.

On peut dire que d'une certaine manière en Ahaggar, une des conséquences de la colonisation a été d'avoir permis aux populations locales comme le dit Gast, de « s'affranchir progressivement des structures archaïques qui les régissent, de s'intégrer dans un régime économique et d'aborder la civilisation mécanique tout en « s'algérianisant », de sorte qu'elles furent tout à fait prêtes à assumer leur indépendance nationale (...)»¹¹

Seulement, avec l'indépendance de l'Algérie (1962), l'Ahaggar maintenu totalement isolé du reste du pays durant toute la période coloniale, apparaît comme une région marginale, éloignée et quasiment inconnue si ce n'est par les clichés exotiques. Elle apparaît aussi comme un champ d'expériences nouvelles, exalté par l'idéal égalitaire socialiste qu'on oppose à la vision hiérarchique de cette société. Au niveau de la religion, malgré l'affirmation de leur foi, les nomades ne sont pas très pratiquants, toujours d'après Gast: « Les nomades ont prié quand ils ont eu parmi eux un Taleb pour les guider (...), les offrandes religieuses étaient une réalité pratique à l'égard des pauvres et des étrangers de passage lorsque ceux-ci étaient admis. (...) Le jeûne du ramadan est l'une des pratiques islamiques qui fut la moins respectée par les Kel Ahaggar, tant pour des raisons économiques (le jeûne est une pratique essentiellement urbaine) que pour des raisons écologiques parfois impérieuses ». La vie matérielle des nomades pauvres s'accommode mal d'un jeûne d'un mois, la faim les terrassait souvent comme nous le montrent les témoignages de cette époque recueillis par Gast dans son étude de l'alimentation, réédité sous le titre *Moissons du désert* (2000).

L'influence de l'islam est davantage perçue aux niveaux des principaux rites de passages : naissance, imposition du nom, mariage, veuvage, décès. Cependant de nombreuses pratiques locales intègrent les rites proprement musulmans, sujets à des réaménagements, des redéfinitions et réadaptations en fonction des spécificités culturelles et environnementales.

C'est vers le XI^{ème} siècle que les prédicateurs arabes commencèrent l'islamisation des populations nomades et païennes du Sahara central. Ces populations « barbares », qui parlaient une langue inconnue vivaient dans un territoire désertique particulièrement inhospitalier.

L'islam, tel qu'il s'est propagé au Maghreb tout comme dans différentes régions du monde, a été fortement marqué par l'héritage des religions qui l'ont devancé. Mais il a fait nettement reculer ces religions, jusqu'à les faire presque disparaître sur ses lieux de propagation. En retour, il a adopté nombre de croyances et de rites appartenant à ces religions, ce qui fut une des principales causes du particularisme local de l'islam dans les différentes régions du monde musulman.

C'est entre le X^{ème} et le XI^{ème} siècle que des Sahariens voilés, les *moulethimin*; porteurs de litham (voilement) Sanhadja revenus du Ribat, un lieu mythique et mystique où ils auraient reçu un enseignement religieux des plus rigoureux, forment le mouvement Almoravide. Conquérants à leur tour, ils imposent l'islam aux groupes encore animistes.

Le lignage des Sanhadja ne repose sur aucune base territoriale, aussi, des groupes prétendant descendre du même ancêtre dont ils portent le nom peuvent se situer à des milliers de kilomètres de distance les uns des autres.

« C'est au nom d'un Islam pur, régénéré dans la rigueur et l'ascétisme que les Lemtouma, nomades *Sanhadja* du désert, conquièrent une bonne partie du Maghreb et de l'Espagne. » (G. Camps 1991: 102).

Ces Sahariens qui se présentent alors voilés et montés sur de grands méharis, qui parlent berbère mais viennent imposer l'islam, proposent une unité de commandement à tout le Maghreb et le Sahara. . L'empire almoravide s'étendait de l'Espagne au Sénégal, de l'Atlantique à la Mitidja. C'est avec les Almoravides que fleurit l'art Andalou, et avec lui l'apogée de la civilisation musulmane fut atteint. C'est de là également que s'épanouît la pensée mystique d'un certain Ibn Arabi¹², le rationalisme philosophique d'un Ibn Rochd (Averroès), avant qu'un autre berbère réformiste, un certain Ibn Toumert en 1125, ne soulève ses troupes contre ce qu'il dénonce comme des tendances anthropomorphiques, c'est-à-dire l'attribution à la personne divine d'organes ou de sens humains, la vue, la parole, l'ouïe ..etc.

Ibn Toumert veut proscrire le luxe, détruire certains usages bédouins, attaque ouvertement les Almoravides et les mœurs qu'ils tolèrent, renverse les amphores de vin, met en pièce les instruments de musique. Ibn Toumert a organisé ses forces, donné un nom à ses partisans el Muwahidin, Almohades, selon une doctrine unitaire (Unité de la personne divine : *tawhid*), se proclame *Mahdi* , et c'est en langue berbère qu'il écrivit des traités de théologie et de morale. « Ces sahariens voilés, sont experts en razzia mais pas en administration, leurs conquêtes passent très vite aux mains des Almohades » (Gast 1975 : 204). Néanmoins grands architectes, ils embelliront les villes les plus importantes. Après avoir détruit les monuments de leurs rivaux, ils édifieront la Koutoubia, mosquée de Marrakech et de nombreuses constructions remarquables.

Des éléments de ces Almoravides viennent s'installer au Tafilelt marocain, au Gourara et même au Touat d'où ils prodiguèrent leur enseignement. C'est ainsi que le soufisme y fit son incursion comme partout ailleurs au Maghreb, ainsi qu'en Afrique de l'Ouest avec la diffusion des confréries mystiques.

En Ahaggar, l'histoire orale garde le souvenir très vivace d'un islamisateur Agag Alemine . Agag "le croyant" venu du Tafilalt et dont la tombe toujours très vénérée se situe entre Hirafof et Idelès (cf. Barrère, 1968). La filiation utérine empêche un homme de son prestige et de sa position de créer une descendance religieuse qui prenne autorité au sein de la société d'accueil. Et il n'y a pas eu de confrérie religieuse permanente ni de mosquées en Ahaggar qui aurait permis à une élite religieuse d'exercer un pouvoir réel sur une société à caractère matrilineaire, qui absorbait des étrangers en pratiquant une certaine exogamie sans se laisser conquérir par les alliances matrimoniales. Les conditions de vie dans ce territoire pauvre et très peu habité, que ne traversent pas les grandes trajectoires caravanières, ne favorise pas l'implantation d'une classe religieuse qui n'y trouve aucun support économique (Gast : 1975 205).

Cependant l'arrivée massive et progressive des tribus arabes Beni Hilal et Beni Soleyem va provoquer durant plusieurs siècles des mouvements de populations. Le Sahara central sera un refuge pour un bon nombre de groupes nomades qui vont y trouver de l'espace et des pâturages.



Photo 1 : Mosquée nomade en Ahaggar

C'est par des savants originaires de Tademekka qu'a été diffusé au courant du XVI^e siècle l'islam soufi de la confrérie Qadiriya fondée par le grand Cheick originaire d'Irak, Abd el Kader el Djillani, véhiculant entre autres les idées de l'égyptien Al Soyouti (1445-1505). Celui de la Tidjania fondée par le Cheikh Sid Ahmed E Tidjani (1737-1815) qui a essaimé partout en Afrique de l'Ouest et au Sénégal et a trouvé des adeptes en Ahaggar. Une célèbre confrérie saharienne a pu se répandre parmi les Touaregs du Sud, c'est la Senoussiya que les forces coloniales redoutaient et diabolisaient en même temps, cette dernière ayant été derrière bien des mouvements de révolte et d'insoumission au régime colonial.

C'est probablement entre le XII^e et le XVI^e siècle, que quelques *chorfa* du Touat ont pénétré dans l'Ahaggar, auréolés de leur pouvoir religieux et de leur origine chérifienne (de *chérif*, mot arabe qui signifie à l'origine noble, désignant les tribus nobles de Koreich, ensuite désignant «l'homme de religion s'attribuant une parenté avec le prophète », désignant *ahl el bayt* , c'est à dire ceux de la maison du prophète, descendants d'Ali, et de

Fatema Zohra (respectivement, le gendre et la fille du Prophète Mohamed). A cette époque, leur influence auprès des populations demeure faible. Ils venaient du Nord, de Fez, du Tafilalt marocain et de la Saquiet el Hamra. Leur alliance à ces Berbères a donné naissance à de nouvelles tribus que l'on appelle maraboutiques.

Mais on sait pertinemment que ces *chorfa* sont presque tous berbères du Sud Ouest marocain, et que cette stratégie de pouvoir se fonde sur une appartenance mythique :

« Leur appartenance physiologique à la lignée du prophète fonde leur prétention au paradoxal statut d'une sainteté héréditaire : parce qu'elle est dans leur sang, cette grâce ne cesse jamais d'être efficace, ils peuvent être illettrés, leur personne ne cesse pas pour autant d'être sacrée. » (Mammeri 1989)¹³.

Ils ont créé un lignage appelé « Imenane » qui a exercé un pouvoir depuis les villes de Ghât et Djanet jusqu'à 1660 environs. Ces Imenane considérés «comme des tyrans en Ahaggar » ont subi une défaite auprès des Touaregs qui ont assassiné Goma, leur chef (M. Gast 1965) quand il n'eut plus le soutien des Marocains ou des *chorfa* du Touat. Il semblerait que grâce à leurs alliances avec les femmes de la noblesse locale, les Imenane ont profité durant une longue période d'une double filiation pour assurer leur pouvoir, d'un côté religieux et patrilinéaire chez les consanguins se disant d'origine « arabe » et de l'autre matrilineaire pour les utérins se disant Touaregs.

Ils ont pu accumuler ainsi le prestige religieux et se sont appropriés en même temps les coutumes et traditions touarègues. Ils ont contrôlé également les échanges avec l'Aïr mais «l'esprit turbulent, l'indiscipline et l'agressivité des *Imuhâgh* ont raison de tous les étrangers » (Gast 1975 : 205).

Le nomadisme paraissait constituer un mode de vie peu compatible avec le développement de l'islam (ville, mosquée, communautés groupées, vie sociale liée au commerce...) dans les régions montagneuses de l'Ahaggar. Les *zaouïas*, mot arabe qui dérive du verbe « *inzawa* », se retirer dans un coin, n'avaient pas une très grande influence sur la tournure des événements car le pouvoir décisif était détenu essentiellement par les guerriers nobles, même si ces derniers prenaient souvent conseil d'un religieux. Au Sahara, le culte des saints entourant traditionnellement les mausolées qui accompagne les pratiques rituelles autour des *ziara* (pèlerinages), n'était pas généralisée comme ce fut le cas dans d'autres régions du Maghreb. Particulièrement au sein des sociétés nomades ou l'installation d'une confrérie, d'une *Tarîqa* est difficile et où également le rapport aux morts est bien particulier. Chez les Touaregs on ne cite pas les noms des *inemutten*, des morts, on ne leur construit pas de mausolée. Par contre, on rencontre des ruines d'anciennes mosquées *temesguida*, telles que celle d'Illamane. Selon la légende elle aurait été construite par les compagnons du Prophète.

Il existe dans l'Ahaggar des personnages charismatiques qui possédaient une Aura religieuse (exemple de l'Aménokal El Hadj Ahmed) ayant le statut de *wali saleh* (Homme de bien, Saint) de leur vivant et qui s'est prolongée à leur mort. Quant aux *chorfa* installés dans l'Ahaggar, essentiellement dans les centres de culture parmi la population sédentaire, « Leur influence religieuse semble avoir été limitée car pour s'implanter, conquérir et garder le pouvoir, ils ont pratiqué de nombreuses alliances et peut-être ont-ils créé un système à double filiation unilinéaire qui leur permettait de conserver leurs titres religieux et de maîtriser les rapports de production de la société à caractère matrilineaire sur laquelle ils se sont greffés »¹⁴ (Gast 1982).

Chez les Touaregs également, l'honneur est l'attribut des guerriers *Imuhagh*, et ces derniers ont eu du mal à accepter d'autres règles que celle de l'honneur guerrier qui les distingue. C'est ainsi qu'ils se sont souvent moqués du pacifisme des *chorfa*. Cela provient d'un élitisme qui sépare le rang des saints lettrés portés à la connaissance, au *fiqh*, de celui des analphabètes qui d'après eux usent de subterfuges et profitent de la crédulité populaire: C. Mayeur qui décrit le contexte égyptien relève cette fausse distinction,

elle dira « En islam aussi le modèle à deux niveaux, si présent dans la littérature scientifique depuis l'avènement du réformisme, ne peut être défendu historiquement. La science religieuse (*'ilm*) et la connaissance mystique (*ma'rifa*) ne s'opposent pas. (...). Bien des soufis ont été des oulémas et presque tous les oulémas étaient, naguère, des soufis. » (C Mayeur Jaouen 2004 : 14), il y a certes saints et saints, soufis et soufis, nous dit C Mayeux, « les uns sont lettrés, d'autres analphabètes, certains sont les disciples de grands mystiques, d'autres ont simplement suivi les traces de leurs aïeux en entrant, dès l'enfance, dans une confrérie »¹.

Je dirais même que certains n'ont de légitimité religieuse que par leur statut d'*icheriffen* hérité par la voie généalogique et ce statut est le plus imposant au niveau de la société, la plupart d'entre eux ne fonctionnent qu'avec cette légitimité symbolique jointe à la force mystique de la baraka. L'*acherif* s'autorise quelquefois à choisir un successeur en dehors de ses descendants directs et des aléas biologiques, ce sont ces *chorfa* qui passent leur baraka par la filiation directe mais aussi le biais symbolique, notamment par la salive, par le lait pour les femmes. Ce geste symbolique accompagne l'initiation.

L'islam ne représente pas un domaine distinct qui s'oppose à la cosmogonie touarègue, c'est ce qu'a tenté de démontrer H Claudot Hawad dans ses travaux, ces deux domaines sont complémentaires ou en perpétuelle interaction, ce qui permet des relectures diverses.

H Claudot Hawad (1996 : 231-234), oppose cependant l'islam « confrérique » à l'islam « maraboutique », elle souligne également que deux types de soufisme sont issus de la Qadiriya, le premier qui correspond au courant le plus ancien est un « islam élitiste et puriste », tandis que l'autre est « plus populaire et syncrétique ».

En effet, cette distinction relève d'une « traduction culturelle » donnant à l'effort intellectuel un ascendant, une supériorité à tout ce qui relève du corporel (transe et extase) et du charnel (par le biais des humeurs telle que la salive support de transmission de la baraka). Ce découpage entre deux axes est remis en cause, celui qui d'une part distingue l'islam scripturaire des Oulémas du soufisme, *shaykhs* de *tarîqa*, observé par les orientalistes qui s'oppose au culte des saints (maraboutisme) tel qu'il a longtemps été présenté par les ethnologues, qui en ont fait un objet privilégié. Ces derniers le présentent comme « témoin d'une culture populaire, ou de survivance antéislamique selon la vulgate évolutionniste » (Schmitz 2000 : 261).

Comme nous le dit judicieusement J Schmitz : « au lieu de la première distinction, il vaudrait mieux opérer une conjonction entre Ulama et Wali (...). Il n'existe pas de saint fondateur d'une confrérie qui ne soit d'abord un savant. Selon Norris (1979 :148), il n'y a pas de démarcation nette entre le docteur, le savant *alem* et le Wali, ou bien entre le *faqih* ou *Taleb*, car les positions sont interchangeable dans la mesure où le surnaturel affleure là où les textes islamiques sont récités. L'épreuve initiatique a lieu pour tous lors de la *khalwa*, cette retraite spirituelle qui exige des exercices « les plus mystiques », qui permettent de voir le royaume divin

Comme le nomadisme n'a pas permis l'installation de lieux de culte musulmans, les confréries qui se sont installées timidement n'ont pas eu véritablement d'assise dans cette zone, contrairement à d'autres régions sahariennes, comme les oasis d'Adrar, de Timimoun ou d'In Salah. Et les activités confrériques de la Qadiriya ou Tijanniya furent plutôt discrètes en Ahaggar, aucune n'a connu l'essor qu'a eu la Senoussiya par exemple chez les Touaregs du Sud.

¹ Dans l'ouvrage de Catherine Mayeux - Jouen (2004: 18) dans le chapitre portant sur l'islam populaire égyptien, on lira: « Que de fois les mots d'"excès", d'"abus", de "superstitions", de " magie", de "déviance", viennent sous la plume d'excellents auteurs, bloqués par une vision normative de ce que devrait être le respect du fait religieux. Beaucoup partagent au fond, peu ou prou, la condamnation des innovations blâmables (*'bida'*) et la recherche du bon comportement sunni ».

Selon Duveyrier (1864 :372) la Tijanniya¹⁵ comptait beaucoup de *khouân* chez les Kel Ahaggar, elle demeure encore la confrérie ayant le plus grand nombre d'affiliés dans l'Ahaggar et ce y compris dans les groupes tributaires. «Pour établir et consolider sa présence, la Tijâniyya s'appuyait principalement sur les Ifoghas » (Gardel 1961, cité par Pandolfi 1999 : 416).

Les Kel Ahaggar ne possédaient pas de groupes religieux *Ineslmen* au sein de leur structure hiérarchique, fondée sur une aristocratie guerrière. La plupart de ces officiants religieux sont issus de l'extérieur et certains de ces *Ineslmen* ont été intégrés bien après au sein de la hiérarchie traditionnelle.

La spécialisation religieuse dans le domaine de l'islam concernera essentiellement les hommes *Ineslmen* représentés par les *afaqih*, du nom l'arabe, *faqih* (du nom *el fiqh*: exégèse religieuse), des *icheriffen*, des *mrabtîn*, et *tolba* de divers horizons. Les *Ineslmen*, terme qui signifie les "musulmans", sont des lettrés qui sont en charge de la religion dans la société touarègue.

Ces hommes sont versés dans la connaissance scripturale et théologique, souvent affiliés à une confrérie mystique. Ils sont étrangers à la zone de l'Ahaggar et proviennent pour la plupart soit de l'Afrique de l'Ouest dont les centres sont Tombouctou ou Tademekkat au royaume d'Essouk, soit du Maghreb, du Tafilelt marocain ou de la mythique Saguiet el Hamra qui fut une véritable pépinière de saints (Rio del Oro espagnol).

Les confréries ont assuré en Afrique occidentale et en Afrique de l'Ouest, longtemps dominées par la "religion des Ancêtres" l'animisme, le rôle de jonction et d'interprètes du message et de l'enseignement islamique universaliste. Le monothéisme, ainsi professé, servit de lien historique, parmi tant d'autres, entre l'Afrique Noire, le Maghreb et l'ensemble du monde arabe, via le Sahara : « Le désert n'est point une muraille isolant du reste du monde, c'est une mer intérieure invitant à passer d'un bord à l'autre »¹⁶.

Tombouctou est l'exemple même de la cité islamique cosmopolite, elle regroupe des Touaregs, des berbères Sanhadja, des Songhaï, des Peuls, des Soninké, des Haoussa.... Elle est le terreau de plusieurs langues, de plusieurs cultures réunies sous l'égide d'un pouvoir d'essence religieuse, celui des notables, des lettrés. Elle est surnommée « la ville aux 333 saints » ainsi que « la perle du désert ».

Les villes de Tademekka et Tombouctou ont été des centres religieux de référence pour les différentes populations touarègues, elles sont considérées comme le berceau de la civilisation touarègue. De là, sont originaires un grand nombre d'*alfaqui* (t), de *fuqaha* (a), savants lettrés, de grands marabouts qui ont constitué les célèbres tribus chérifiennes et maraboutiques Kel Essouk, Kel Intessar ou Kel Ansar, Kel Eghlel, Ifoghas qui représentent l'élite religieuse dans le monde touareg.

L'ancienne capitale de l'Adagh, Tademekka dite Tadamakat ("c'est la Mecque") est appelée aussi Essouk (le "marché"), un véritable lieu de rencontres et d'échanges, dont sont issues les tribus religieuses Kel Essouk (ceux d'Essouk). Essouk est aussi l'une des premières portes d'entrée de l'Islam en Afrique. Les Kel ansar ont un héritage culturel et religieux important, en plus d'être des savants lettrés, ils ont aussi eu un impact historique important durant la colonisation au Mali.

Ils sont connus pour être de grands guerriers, et pour le courage et la bravoure avec laquelle ils ont fait face à l'ennemi : ils ont livré des combats aux Reguibat, aux Maures du sud, aux tribus Kountas, aux Peuls et aux Français. Tout en étant des résistants durant la colonisation française, ils ont poussé leur progéniture à accepter la scolarisation. Pour eux c'était une autre manière de résister à l'ennemi. Visionnaires, ils voulaient préparer l'avenir de leurs enfants. Cela leur a valu d'avoir des cadres à l'indépendance. Cette tradition de savoir s'est perpétuée, de même que la sensibilité politique.

Les Kel Ansar ou Kel Antessar sont un des grands groupes touaregs vivant au Mali, principalement dans la région de Tombouctou. Certains d'entre eux vivent à Agadez au Niger.

L'espace des Kel Ansar est compris de la frontière mauritanienne au cercle de Bourem (région de Gao) en allant vers le Nord jusqu'à la frontière algérienne (In-Khalid).¹⁷ Ils sont très nombreux à avoir migrer vers Tamanrasset et aux zones frontières.

Un d'entre eux explique qu'il s'est réfugié à Tamanrasset durant la période trouble de la rébellion touarègue au Mali et au Niger et qu'il a fini par s'y installer définitivement en tant qu'officiant religieux.

Les lettrés rencontrés à Tamanrasset sont issus de ces lignées qui se disent pour la plupart descendre du prophète ou de ses compagnons *el ansar*, mais on sait pertinemment que ce n'est pas le cas de toutes. Cette appartenance souvent mythique vise à leur donner plus de légitimité. En Ahaggar par exemple un autre groupe de *mrabtîn* qu'on appelle *Kel Ghezzi* ou *ahl Azzi* proviennent d'in Salah (leur ancêtre s'appelait Azzi). Ces derniers ont réussi à intégrer la population nomade de l'Ahaggar grâce à des alliances, et ils ont adopté le mode de vie touareg et s'expriment même en *tamahaq*. Ils constituent un autre effectif de *tolba* que consultent les Touaregs

L'islam s'est fait accepter par la voie du soufisme¹⁸. Ce dernier, vu sa forte connotation mystique, offre à des Africains avides de symboles, un cadre d'épanouissement religieux adapté à leur milieu originel et à leur univers cosmogonique.

La fonction religieuse se répand dans toutes les classes des hommes libres, mais la spécialisation est l'affaire de ces importants groupes religieux.

Les représentations locales autour des *Ineslmen*

Au lieu de différenciation théorique, qu'en est t-il vraiment des représentations qui existent chez les Touaregs de l'Ahaggar et autres sahariens à propos des statuts et des pratiques de chacun de ces officiants religieux, regroupés par le titre générique *Ineslmen* ?

- Le *faqih* : On citera le *faqih* pour l'importance qu'il a au sein de la société, cependant il ne pratique ni la guérison ni l'alliance avec l'invisible, c'est un érudit qui s'adonne au *fiqh* (exégèse), qui fait office de juriste (*qadi*), de sage qui officie lors des plus importants événements de la vie (mariage, naissance, divorce). Ces *Ineslmen foqaha* s'interdisent toute pratique occulte mais ils ont néanmoins une connaissance du monde invisible, une connaissance livresque et aussi mythologique. Ce sont souvent des sédentaires, des gens des villes qui s'adonnent à la méditation, à la lecture et à l'enseignement des savoirs religieux.

- L'**acherif** : il est au sommet de la hiérarchie des fonctions de l'*aneslem* (personnage religieux), celui du personnage respecté du cheikh acherif (pl : echerifen), investi de la baraka des saints dont il est le descendant direct, pratiquant la *roqia* (l'incantation purificatrice) par le biais du Coran et de la *sedqa* (offrande sacrificielle). Cet acherif reçoit toute l'année des dons en argent ou en nature contre justement cette baraka et la protection morale qu'il accorde à ses sujets et visiteurs. Ces dons sont redistribués lors des *sedqates* ; *takuté* (tq), (offrande rituelle) réunissant la communauté, organisées pour le partage rituel du flux de la baraka.

Ce pouvoir mystique de la baraka, on le retrouve dans le reste du monde berbère, il a été décrit par plusieurs auteurs (Dermenghem 1954, Doulté 1908, Westermarck 1935) et analysé finement par R. Jamous (1981).

Les *Icherifen* (Chorfa) acquéraient souvent le statut d'*Amghar* (chef spirituel) au sein d'une communauté élargie, ayant souvent joué le rôle de conseillers auprès de chefs guerriers nomades. L'*Amghar* par sa sagesse veille à l'équilibre social et se présente comme médiateur dans les conflits intertribaux.

L'*Amghar* peut également être issu d'une autre catégorie sociale mais être un homme sage et d'expérience qui possède la mémoire du groupe. Chaque catégorie désigne son *Amghar* au sein de son groupe d'appartenance, (exemple : *Amghar n Dag Ghali*, *Amghar n Taytoq*). Dans ce cas là, le titre n'a rien à voir avec une fonction religieuse. Ces derniers sont respectés et considérés par tous les membres du groupe en raison de leur âge, de leur sagesse et de leur savoir, ils sont les dépositaires de la tradition orale, de l'histoire du groupe, et dans bien des cas, ce sont eux qui représentent leur groupe à l'extérieur.

Tous ne prétendent pas accéder au statut de *alem* ou de *faqih* (de savants religieux). Ils peuvent être des mystiques, des ascètes *afaqir* éloignés des basses préoccupations matérielles. Mais ils représentent en quelque sorte la sphère légitime de l'exercice du pouvoir religieux car ils détiennent le pouvoir religieux traditionnel de l'islam au Maghreb, possédant par ce biais le titre honorifique de Mouley (seigneur) ou souvent aussi de Cheikh de *zaouïa* lorsque ces derniers sont affiliés à une *tarîqa*, ce qui n'est pas toujours le cas. Un pouvoir religieux à dimension sociale et politique leur faisant cumuler des fonctions de juriste, de conseiller, de chef coutumier, leur permet d'influer considérablement sur la sphère politique locale et même au-delà².

L'*acherif* cumule souvent les fonctions et ne se limite guère à l'activité religieuse ou thérapeutique. Il peut gérer une culture ou un commerce et il ne se spécialise dans la guérison qu'après avoir atteint un certain âge. L'*acherif* organise périodiquement des *ziara* (pèlerinages auprès du tombeau de son ancêtre). Il peut être aussi membre d'une confrérie, ou affilié à un grand saint, (exemple Abdel Kader el Djillani), ou affilié à une grande *silasila*, chaîne de saints.

Lorsqu'il est sollicité pour ses dons de guérison et sa baraka en tant que *chérif* (noble descendant du prophète), il pratique « *tasbiba* » (*isebeb*) en lisant le Coran et en crachant sa salive dans de l'eau ou tout autre support liquide (huile, miel), il provoque ainsi la guérison par un pouvoir personnel véhiculé par la salive porteuse de baraka. Cette baraka est héritée des saints de son lignage. Ce geste visant la guérison peut s'apparenter à la *roqia*, traduit comme une forme d'exorcisme mais qui ne désigne pas explicitement l'exorcisme. Il y a plusieurs échelles à la *roqia* comme on va le voir par la suite. La limiter à un exorcisme réduit considérablement sa fonction.

L'*acherif* descendant de saint possède el hikma, la règle secrète, ainsi que esiren, le secret. Il a à son service des khudman, littéralement des serviteurs appelés rohaniyin ou rwahen et qui sont décrits comme étant les ouvriers des anges, maleyka. Ces âmes subtiles sont de puissants alliés, hérités de génération en génération et avec qui un pacte a été signé. Les plus grands saints avaient des serviteurs rohaniyin qui leur faisaient faire des miracles «karamat ».

- Le *Taleb* : Tous les *tolba* et «fabricants » d'amulettes ont toujours eu des privilèges depuis la colonisation dans l'Ahaggar et tout le Sahara et l'indépendance de l'Algérie n'a fait que renforcer leur position sociale au Sahara.

Les amulettes se payent cher et leurs services sont aussi chèrement monnayés, à tel point qu'un *Taleb* consacré, reconnu et intégré socialement peut largement survivre et même bien mieux que n'importe quel cultivateur. Cependant, c'est souvent qu'il cumule aussi les fonctions jusqu'à ce que son assise soit bien implantée.

Le titre de *Taleb* s'hérite le plus souvent de père en fils. Le pouvoir de guérison s'acquiert par le biais de l'initiation. Le descendant direct peut ne pas pouvoir mener à bien cette mission, parfois le *Taleb* choisit son disciple, d'abord parmi les siens (ses enfants, voire

² L'importance des zaouïas locales est connue, (celle de Daghmoulène à Tit ou de Tazrouk) ainsi que l'influence de ses Mouley quant à l'organisation et la tenue des pèlerinages à Tamanrasset.

petits enfants, ses neveux), ensuite parmi ses disciples. L'héritage du savoir est aussi patrilinéaire.

Le titre de *Taleb* s'étend par contre dans le contexte urbain mais aussi rural à d'autres catégories sociales. La majorité des *tolba* ne sont pas des *Icherifen*, certains *Icherifen* peuvent faire office de *tolba* lorsqu'ils officient et s'installent comme tels, ce qui est très rare car en règle général, ils le font occasionnellement lorsque des malades les sollicitent. Ils activent ainsi leur baraka pour apporter la santé et le réconfort.

Certains *tolba* sont initiés à la magie (*sihr*) et aux secrets des talismans, ils sont craints pour leur pouvoir occulte, d'aucuns n'hésitent pas à utiliser ces pouvoirs pour obtenir ce qu'ils veulent, de l'argent, l'autorité, les faveurs d'une femme. Certains issus de catégories inférieures accèdent à la connaissance religieuse et par ce biais à une certaine respectabilité, leur conférant une légitimité. Si en plus de cela ils s'avèrent efficaces dans le domaine de la guérison, ils acquièrent alors une grande notoriété. Comme en témoigne l'exemple de Fili, un *hartani* (affranchi) officiant comme *Taleb* à Taberket, un quartier de Tamanrasset, et bien d'autres comme lui issus d'autres catégories sociales.

Un simple *Taleb* autoproclamé peut être considéré comme un puissant sorcier et fabricant d'amulettes, manipulateurs des forces invisibles, véritable allié des *Afarit*. Il entre en communication avec les génies par le biais de rituels qui mettent en jeu la pollution, la souillure, certains en arrivent à souiller le livre sacré (par le sang).

Par contre, un personnage comme Fili, par ses origines *hartani*, même s'il ne peut prétendre au titre de Mouley (seigneur), ni à celui de *mrabet*, a tout de même acquis une renommée importante grâce à un savoir religieux et à l'efficacité de sa pratique de la *roqia*, une pratique incantatoire associée au prophète de l'islam, remise au goût du jour par les mouvements islamistes, c'est cette référence au prophète qui le distingue des autres *tolba* portés sur la sorcellerie. Il poussera le zèle à refuser toute présence féminine qui ne soit pas accompagnée d'un proche masculin.

On remarquera ainsi que le domaine religieux et thérapeutique s'est peu à peu démocratisé et a ouvert ses portes à d'autres groupes sociaux. D'autres rapports de pouvoirs se mettent ainsi en place au travers de nouvelles légitimités.

Le statut d'un *cheikh* ou d'un *Taleb* dans les régions du Nord était jadis plus respecté, soumis à des normes rigoureuses. Souvent dans les campagnes, il se confondait avec le marabout, le *mrabet* qui officiait dans les rituels religieux, durant les rites de passage, écrivait des *hjab* ou *hirz* (amulettes protectrices) aux gens malades, et encadrait les cérémonies religieuses, les enterrements. Dans les villes, il a une moindre présence. L'islam politique a réduit son influence sociale. Il a été remplacé par de nouveaux prophètes qui interviennent afin d'exorciser les démons, purifier les âmes et les maisons par la *roqia*, nouvelle version.

Au Sahara, le prestige du *Taleb* a également diminué, mais sa présence n'en est que plus forte. Son statut s'est beaucoup individualisé, les *tolba* ne représentent plus un pôle religieux distinct, animé par un esprit de corps. Car pour des raisons mercantiles, la plupart des *tolba* ont trouvé le gain facile auprès d'une population demandeuse, ils ont alors transgressé les règles de la *hikma* et utilisent leur savoir occulte à des fins peu honorables. Cependant de nombreuses personnes de tous horizons les sollicitent pour régler tel ou tel problème d'ordre social ou affectif. Les réputations se font et se défont au gré des circonstances.

Il existe donc plusieurs officiants parmi les *Ineslmen* dont le titre désigne une forme d'autorité religieuse. Chacun d'eux définit néanmoins dans sa pratique une limite à ne pas franchir dans sa relation avec l'invisible. Cette limite désigne la sorcellerie, interdite par la religion qu'ils professent, l'islam. C'est la relation particulière qu'ils ont avec les forces invisibles qui leur procure ce pouvoir nuisible, et pas la sorcellerie.

La majorité de ces groupes religieux est considéré comme pacifique et vit de ce fait sans la protection des guerriers, elle n'est donc pas tributaire et jouit d'un statut supérieur. Mais certains se sont distingués par un tempérament guerrier : c'est le cas des *Ifoghas* qui ont

résisté durant la colonisation et aussi après les indépendances au pouvoir central des Etats-nations. Un grand nombre d'entre eux a immigré et s'est réfugié dans l'Ahaggar durant les périodes conflictuelles qui les ont opposés aux pouvoirs centraux du Mali et du Niger. Deux traditions s'affrontent, le pacifisme et le quiétisme soufi des uns (ex : Tidjannia) et le militantisme religieux de la guerre sainte des autres (ex : Senoussiya).

Les *Ineslmen* forment, comme les forgerons *Enaden*, une catégorie sociale qui assume des fonctions de médiateurs. Mais ils jouissent d'un meilleur prestige que ces derniers. Ce sont des médiateurs entre le monde visible et invisible, entre l'islam et la tradition, et grâce à leur statut de pacifistes, entre groupes et individus considérés comme des pairs, engagés dans des relations d'honneur. Ils assurent à ce titre des fonctions d'arbitrage et jouent souvent une fonction d'"éminence grise" (S Wallentowitz 2002), de conseillers sur le plan politique, de sages *Imgharen* détenteurs de la baraka, incarnant un contre-pouvoir spirituel qui les autorise à prendre quelquefois le relais de l'aristocratie guerrière afin de mettre en œuvre des décisions politiques arrêtées au sein des assemblées consultatives.

La sédentarisation aidant, la communauté religieuse des *Ineslmen* s'est récemment formée à Tamanrasset et constitue une entité achevée, au pouvoir socio-économique affirmé, les chorfa venus des oasis sahariennes sont désignés souvent par le titre honorifique de Mouley (seigneur). Au départ, ils ne représentaient pas un groupe important chez les Kel Ahaggar, mais ils ont réussi à élargir leur cercle d'influence au sein d'une communauté saharienne plus large.

La ziara, un pèlerinage religieux

- La première *zaouïa* fut construite à Tit, lieu dit, Daghmouline (Adagh Molen) « la montagne blanche », où est célébrée chaque année depuis l'indépendance une *ziara* organisée par les descendants de Mouley Abdallah, originaire d'Aoulef.

- Ensuite, il y a eu celle de Tazrouk, affiliée à la Qadiriya et célébrée en Août en hommage à Mouley Abdallah e Reggani (originaire de l'oasis de Reggane), *ziara* renouvelée au printemps à Abalessa.

- Celle de Tesnou; lieu de passage rituel pour les voyageurs qui font trois fois le tour du tombeau de Mouley Lahcen.

- La plus récente des *Ziara*, décrite dans la première partie de ce travail, est célébrée sur un territoire nomade par les Touaregs, par les autochtones, sur le territoire traditionnel des Dag Ghali. Elle est associée à un homme de pouvoir et de sainteté, El hadj Ahmed Ag el Hadj El Bekri, ancien Aménokal de l'Ahaggar et elle se trouve à proximité d'un village appelé Tarhananet. Cette *Ziara* auprès du tombeau de ce *Wali saleh* possède une dimension collective et représente un moment fort dans le vécu religieux de ces populations. J'ai décrit dans la première partie les rituels collectifs qui ont lieu dans une *ziara*.



Photo 2 : Préparation du repas d'offrande lors de la *sedqa (a) takuté (t)* lors de la Ziara de Tazrouk par les femmes Izzegharen, Août 1998

La *ziara* a pour objet de célébrer les morts, de les honorer par des sacrifices réguliers et des offrandes, en attente du flux de bénédiction qui va émaner de ces tombeaux sacrés. Cependant, le flux de *baraka* d'un saint ne suffit pas à guérir tous les tourments de la société touarègue. Il faut aussi gérer un quotidien tourmenté par l'affliction et la maladie.

Et pour cela se concilier les forces invisibles qui menacent l'équilibre des hommes en ayant recours à la religion musulmane, ainsi qu'à la musique de possession, à tous ces rituels dirigés contre le monde invisible.



Photo 3 : Mausollée de Tazrouk. Tombeau de Mouley abdallah (prière des hommes à proximité d'un lieu sacré.

Des conflits naissent toujours entre le pouvoir religieux local et l'institution politique quant à la date et la forme que doit prendre une *Ziara*. Les autorités locales lui confèrent une valeur

folklorique susceptible d'attirer les visiteurs, les touristes, donc de l'argent, de la publicité. Elles essayent de la canaliser dans ce sens au grand dam de ses organisateurs qui veulent garder sa dimension sacrée. Cette forme folklorique a dénaturé le caractère sacré de la manifestation. Les malheurs qui frappent Tamanrasset (maladies infectieuses, sécheresse prolongée, inondation, paupérisation, misère) sont largement associés à cette forme de profanation du rituel religieux.

La plus récente des *Ziara* (datant d'une dizaine d'années) est paradoxalement la plus conservée d'un point de vue rituel et sacrée, c'est celle de Tarhananet, organisée par les descendants du *Cherif* sur le territoire traditionnel des Dag Ghali, un territoire vierge au milieu des montagnes de la *Taessa*. Elle est entourée d'une grande discrétion et n'est jamais annoncée longtemps à l'avance pour ne pas attirer de visiteurs étrangers. Elle regroupe les différentes *tiwsatin* touarègues.

Certains des *icheriffen* ont acquis un statut d'aristocrates au sein de la société touarègue en s'alliant à une femme de l'aristocratie locale. Dans ce cas, ils agissent et sont considérés comme tels. Ils peuvent aller jusqu'à prétendre au commandement par décret divin. Ils seront élus ainsi par une assemblée de sages et portés par la population au pouvoir. C'est le cas de l'Aménokal El Hadj Ahmed Ag el Hadj El Bekri qui était d'une grande piété et pourvu d'une double culture. Il était néanmoins considéré par les Kel Ahaggar plus ou moins comme un étranger, car issu d'un père Afaghis (pl : Ifoghas, tribu touarègue d'origine maraboutique) mais aussi d'une mère Kel Ghela (*Tawsit* détentrice de l'*Ettebel*-tambour de commandement).

Il faut bien noter que la situation datant des années 50 à 78, telle qu'elle a été décrite par Gast, a beaucoup changé¹⁹, à tous points de vue. Actuellement, on remarque une plus grande ferveur religieuse, les femmes prient beaucoup sans pour autant changer leur façon de vivre et leur attirance pour la modernité. Les hommes arrêtent régulièrement leur véhicule pour s'adonner à la prière, mais cela ne les empêche pas de vivre dans la mixité, ils s'arrêtent aussi pour saluer une de leur conquêtes dans un campement et continuent à avoir des rapports de séduction avec les femmes. Cela ne les empêche pas d'avoir des rendez-vous clandestins la nuit, de braver les interdits de la même façon que les jeunes filles ou les femmes. Une plus grande aisance matérielle, la possibilité de consommer plus de nourriture les poussent également à mieux respecter les rites du jeûne *azûm*, qui vient de l'arabe *sum*. Tous les autres mois du calendrier lunaire, d'origine islamique, ont des noms spécifiquement *tamahaq*. Les plus grandes fêtes musulmanes *amud* sont nommées, ritualisées et célébrées avec faste et générosité. L'ancrage des *chorfa* au sein de la population locale et l'installation d'une zaouïa sous l'égide de la Tidjania, ainsi que l'organisation annuelle d'une *ziara* à Tazrouk et à Daghmouline constituent des moments forts.

Les transformations du champ religieux et symbolique : Le cas d'un fqih, Adas Ahmed

Adas Ahmed est un lettré, résidant à Sorro, un quartier de Tamanrasset. C'est aussi un *fqih*, originaire de l'Essuk, issu de la prestigieuse ville de Tademekka. C'est un personnage très respecté, car il est considéré comme un érudit qui pratique l'exégèse. On le dit loin de toutes les manipulations diaboliques qui sont l'œuvre de nombreux *tolba* à Tamanrasset, car une distinction s'opère entre les *tolba* « prêts à s'allier au diable », à Iblis pour de l'argent, et les autres, désignés par le titre d'*aneslem* mais qui ont la réputation d'être plus rigoureux, plus scrupuleux et qui font réellement office de sages *hakem*, de justes et quelquefois aussi de guérisseurs religieux.

Je relève que la légitimité et la consécration dont jouissent ces personnages au Sahara est discutée actuellement, ces *foqaha* érudits sont contestés par certains protagonistes religieux. Connus pour être très ouverts à la connaissance universelle, souvent épris de culture mystique, leur savoir s'inspire essentiellement du soufisme. Certains d'entre eux se retrouvent néanmoins piégés par l'évolution des mouvements religieux modernes.

Le wahhabisme fait son entrée dans les milieux religieux touaregs, les protagonistes d'un islam salafiste savent que l'influence des *Ineslmen* est très grande sur la population. Il s'agit alors de les gagner à leur cause. Jusqu'à maintenant, leurs tentatives ont échoué; ces derniers refusent toute violence marquée par l'islamisme politique, malgré leur traditionnel esprit guerrier et leur contestation des ordres établis. Si résistance il y a, c'est sur d'autres terrains.

La tradition de l'*idjtihad*, qui marque l'effort de compréhension, d'analyse et de réactualisation des textes religieux s'est maintenue chez eux, ainsi que la pratique méditative et l'esprit critique. Tous ces facteurs permettent de résister à toute approche dogmatique et fondamentaliste. « Le grand *Djihad*, est le *djihad el nafsi* », tel est le postulat, « le *djihad*, il est contre soi-même, contre les désirs, les passions » disent-ils, il appelle à un travail intérieur.

Seulement voilà, ces savants *foqaha* fidèles à l'école malékite ont à leur côté de jeunes étudiants en religion qui marquent leur influence progressivement. Ces étudiants ne sont plus formés par la voie traditionnelle (Maître - initié) mais vont dans des universités, fréquentent les villes et les mosquées urbaines et subissent l'influence des mouvances religieuses actuelles. Affrontant l'actualité mondiale, ils se sentent en tant que musulmans dans la position de victimes, dominés par un monde occidental oppressif.

Ils reviennent auprès des leurs d'une manière assez stratégique : ils viennent solliciter la transmission du savoir auprès des anciens, puis dans une démarche très active, se permettent de remettre en cause l'enseignement des Maîtres (sans pour autant leur manquer de respect car ce sont souvent des parents proches).

La situation est similaire à ce que constate P. Lory auprès des nouveaux « intellectuels islamistes » africains :

« L'affirmation de leur légitimité passe donc par la délégitimation des Oulémas (...), au nom de la compromission de ces derniers avec les « élites occidentalisées », la dénonciation du « maraboutisme », et du « charlatanisme », l'accusation en *fitna* (discorde) et *chirk* (associationnisme) portée à l'encontre des leaders traditionalistes, l'exaltation du retour à la lettre du Coran et au dogme (...) ne se comprennent qu'au regard de cette lutte de légitimité qui parcourt, peu ou prou, toutes les communautés musulmanes au sud du Sahara »²⁰

Le même phénomène est observé au nord du Sahara, la plupart des lettrés traditionnels sont issus du sud du Sahara lorsqu'ils ne revendiquent pas venir du Tafilalet Marocain. Et dans le Nord, ce sont les Oulémas, premiers réformateurs de l'islam au Maghreb qui, durant la période coloniale et post-coloniale, avaient fait de la dénonciation des confréries, des *zaouias* leur cheval de bataille. Cette attitude fut par la suite largement encouragée par le pouvoir en place qui ferma nombre de *zaouias*. Leur discours a été relayé dans les années 90 par les islamistes qui interdirent les rassemblements populaires, allant jusqu'à brûler et saccager des lieux de culte.

Une scène à laquelle j'ai assisté directement chez un Fqih dans un quartier de Tamanrasset: un jeune étudiant en faculté de théologie à Alger ²¹, mettait en doute, par exemple, la connaissance et la foi d'un mystique soufi tel qu'Ibn Arabi et prônait une interprétation unique du concept de *aqida*, du respect du dogme. Je me rappelle alors qu'il avait été remis à sa place par le vieux maître Adas, très connu pour son savoir. Ce fqih paraissait bien plus ouvert que ce jeune élève sur les nombreuses interprétations possibles des textes religieux. J'ai observé avec consternation l'audace qu'avait eu ce jeune étudiant venu installer un ordinateur à Adas en lui procurant dans la foulée une multitude de CD de propagande islamiste pour remplacer les livres de sa riche et impressionnante bibliothèque. Certains livres très anciens lui sont alors pris, l'afaqih n'a gardé que ceux qu'il refusait absolument de sacrifier. Il me confie les avoir vendus pour pouvoir acquérir l'ordinateur en question et tout l'arsenal qui va avec. L'amour du savoir, la foi aveugle dans le modernisme, lorsqu'il affirme apporter la connaissance et une certaine naïveté de la part de ce fqih, tout

cela fait que de nombreux ouvrages et manuscrits condamnés par les intégristes finissent par disparaître de cette façon détournée. Le *fqih* Adas Ahmed m'avait entretenue de l'histoire des Kel Essuk, dont sont issus les principaux groupes religieux touaregs, de ce que pouvait représenter pour eux Tombouctou et Tademekka. Il me raconte le drame qui a vu brûler une des plus grandes bibliothèques de Tombouctou par un régime répressif et ignorant.

Il a refusé catégoriquement de me parler des djinns et de la relation qu'entretiennent les hommes avec l'invisible, de tous ces rituels qui les mettent en scène, car il est clair que cela suggère pour lui des pratiques magiques interdites en islam.

Ces préoccupations d'ordre intellectuel et aussi spirituel nous éloignent du *taleb* ordinaire, riche de ses quelques livres de magie, de sa connaissance des plantes, des sciences occultes telles que la numérologie, l'astrologie, et riche de sa fameuse planche en bois sur laquelle il écrit des extraits de versets du Coran, qu'il rincera dans un verre et fera boire au malade. Un tel *Taleb* répond plus aux contraintes du quotidien et aux attentes humaines, il ne s'encombre donc pas de considérations d'ordre légal, ce qui ne l'empêche pas de posséder un véritable savoir religieux et ésotérique et d'avoir aussi une grande culture et consulter de nombreux ouvrages sur divers sujets.

Les différents statuts des <i>Ineslmen</i>	Le <i>Taleb</i>	Le <i>fqih</i>	L' <i>acherif</i>
Mode d'acquisition du savoir	Initiation par un maître coranique. Connaissance approximative des textes religieux, tradition orale et écrite Alliance avec les <i>djinns</i> . Pratiques magiques, utilisation de plantes. Tradipraticien local, gère les maux quotidiens de la communauté, guérisseur,	Fait office de Qadi, de juriste. Gère les conflits. Connaissance religieuse (exégèse), <i>ilm</i> (science); possède l' <i>idjaza</i> (l'autorisation spirituelle). Adeptes d'une confrérie soufie	Héritage généalogique de la baraka, possède la <i>hikma</i> et le <i>sir</i> (secret). Gère la vie de la cité et possède un réel pouvoir symbolique (par ses origines) et politique
Rituels	Conduits les rites de passages (naissances, mariages, rites de deuil...) <i>Rites magico-religieux, divination, exorcisme...</i> <i>Istikhara</i> , utilisation des <i>djinns</i> , en louant leurs services. Rites sacrificiels et divinatoires	Ne pratique pas d'alliance avec les génies, met les <i>djinns</i> à distance. Conduite des prières	Possède des serviteurs <i>khudman rohaniyin</i> qu'il a hérités des saints, organise des <i>sedqa</i>

Tableau 1 : les différents types et statuts des *Ineslmen*

La Baraka, la Niya et les Djinns

La baraka est le socle de toutes les pratiques symboliques visant une efficacité, un bien-être. A la baraka répond essentiellement la *niya*, qui désigne la foi et la confiance en toute chose que l'on entreprend. On peut avoir une bonne ou une mauvaise *niya*. Il faut

rattacher tous les cultes, l'ensemble des rites à cette théorie de la *niya* « Dieu vous donne selon la mesure de votre *niya* ».

C'est elle qui donne l'efficacité. La *niya* peut remplacer toutes les conditions voulues, éloigner de toute intention perverse ou douteuse. Toute créature, même inanimée, tout objet peut contenir la baraka si la personne qui les sollicite comme médiateur y met sa *niya*. C'est l'intention pure qu'on y met, qui est essentielle, certains vous diront « là où est la *niya*, là est l'action », elle précède même l'action, car il arrive qu'un événement imprévu contredise l'intention première, mais seule la *niya* est rétribuée par Dieu.

La baraka apparaît donc comme un fluide que peuvent conserver ou distribuer à leur gré les puissances du Bien. La baraka se transmet par contact.

La baraka a besoin d'être maintenue et entretenue à travers des actions quotidiennes et bénéfiques. Fortement corrélée à la réussite dans tous les domaines de la vie, elle imprègne la vie quotidienne et apparaît comme une force mystérieuse, à la fois transcendante et immanente, qui régit plus ou moins tous les êtres de la nature, dont les humains, les animaux et les végétaux. Son degré de concentration et son intensité varient et se réfèrent à la hiérarchie sociale et spirituelle (Mekki-Berrada, 1997).

« La dimension religieuse de la Baraka, en ce qu'elle suppose une référence à la loi divine, définit les rapports hiérarchiques de subordination spirituelle que nous distinguons des rapports de pouvoir » (R.Jamous 1981: p 5).

Jamous (1981) traite la question de la baraka, « bénédiction divine » ou « force divine », en tant que valeur dans le milieu marocain et l'analyse comme un système d'échanges et de relations « entre les hommes et Dieu par l'intermédiaire des chorfa et du sultan ». Il s'agit d'une « force », d'une « puissance », d'un pouvoir surnaturel, d'une modalité de la bénédiction divine qui leur permet de transformer les êtres et les choses, et de réaliser des miracles. La baraka investit certaines choses ou certains êtres, elle les irradie. De ce point de vue « La baraka est une croyance, un article de la foi musulmane et en tant que tel, elle est insaisissable. Mais cette "force", cette "puissance", a, aux yeux des croyants, des manifestations très concrètes qui sont ses signes extérieurs » (R.Jamous, 1981 : 203).

Quant à leurs compagnons invisibles, *aljinnen* et autres *Kel essuf*, chaque Wali a ses serviteurs, ses soldats, ses khalifes, ses *rowahin*, ses *oukils* (délégués). Ils le servent pour guérir les malades et apporter le bien à la communauté, mais ils peuvent aussi frapper les coupables, les profanateurs. Chaque Taleb a également ses serviteurs invisibles, peut-être pas du même ordre, certains distinguent les djinns des *Afarit*.

L'état de sainteté est révélé dans l'état de rêve, celui où se produit (la *ru'ya*), la vision, et également dans celui de la souffrance : états intermédiaires sur le chemin qui mène au monde invisible.

Les transformations de l'espace féminin et le rapport au sacré

Depuis la nuit des temps, la femme touarègue jouit d'une certaine notoriété. En effet, plus que partout ailleurs, elle a pu exercer jusqu'au pouvoir suprême. Des siècles durant, la société touarègue fut matrilineaire, et le pouvoir de commandement se transmettait par le biais de la parenté matrilineaire. N'accédait au pouvoir que le neveu utérin du précédent Chef. Ceci reste valable dans toutes les confédérations touarègues, à quelques exceptions près. L'avis de la femme a toujours été sollicité et pris en compte dans les grandes décisions qui ont donné un sens et un contenu à la vie de cette société.

Diaspora et exode ont abouti à la transformation de ces sociétés Touarègues qui subissent de plein fouet la modernité, sous la forme d'une «modernisation» brutale qui touche à leur être existentiel, à l'âme de la société, à son imaginaire, à son rapport à l'autre et à l'espace. Et surtout à ce qui faisait sa force et son originalité, son système de parenté matrilineaire.

Les touaregs appauvris, déstabilisés et désorganisés se rabattent sur les centres urbains tout en gardant des attaches avec leurs terroirs. Ici commence une vie écartelée dont les rênes vont leur échapper. Ce sont les migrations forcées vers les villes. "

Les changements économiques et sociaux ont eu un impact qui a permis la transgression en milieu urbain des interdits matrimoniaux. Les femmes qui ont rompu avec la tradition matrilineaire, en se mariant en dehors du groupe, se retrouvent une fois divorcées ou veuves complètement démunies et fragilisées et amenées parfois à la prostitution. Car rares sont celles qui ont bénéficié d'une scolarité et d'une formation leur permettant de s'assumer et de survivre dans un quotidien difficile.

L'Islamisation a également influé sur les règles de parenté strictes, qui ont longtemps permis au Kel Ahaggar (ceux du hoggar) de maintenir une organisation politique et sociale stable et de là une domination. L'endogamie théorique du Touaregs noble subit actuellement des entorses, le système matrilineaire s'est vu progressivement désagrégé par l'influence de l'Islam mais aussi par des nouvelles conjonctures économiques. Après des séparations successives, après bien des crises dans les couples, elles se retrouveront finalement seules à assumer leur jeune progéniture.

Afin de retrouver une position respectable et valoriser leur statut, ces femmes iront consulter des spécialistes de l'invisible. Tout d'abord chez une voyante *tagahant* qui les renseignera sur les démarches à suivre, sur la sincérité de leur partenaire, sur ce qui se cache derrière tous leurs problèmes, les aidera à lire les signes de l'invisible. Cette *tagahant* les conseille et prévient les dangers, mais elle n'intervient pas dans le déroulement des événements. Lorsqu'une histoire évolue de façon négative pour l'une des consultantes, c'est vers le *Taleb* qu'elle va se diriger, vers celui qui n'hésitera pas à avoir recours à la sorcellerie pour changer le cours des choses. Certaines de ces femmes issues de certaines lignées religieuses vont-elles mêmes être des tradipraticiennes *tanemagalt* ou *taneseferf*. *Mais la plupart de celles qui officient proviennent des groupes anciennement dominés (Izzegaghen, Ikkan).* si on reconnaît aisément leurs compétences et leur grande efficacité dans le domaine thérapeutique, elles ne peuvent réellement pas prétendre à un statut honorifique, même si pour qu'elles puissent être efficaces dans leurs soins, il est très important qu'elles aient la baraka.

Qu'elles soient issues ou non de lignages saints, les femmes qui seront investies elles aussi de la grâce divine (*baraka*), doivent posséder des qualités personnelles pour rendre cette *baraka* effective qu'elles transmettront aux autres femmes en échange d'offrandes et qu'elles transmettront aussi à leur enfants par filiation mais aussi par d'autres moyens symboliques, par le lait par exemple. On remarquera que les femmes qui deviennent des saintes dans les croyances populaires sont souvent virilisées, elles ont souvent eu dans leur prime jeunesse une sexualité, une vie conjugale plus ou moins chaotique et leur image est intimement liée à celle de femmes génies à qui on voue un culte. A l'exemple des personnages féminins mystiques qui sont rentrés dans la mythologie : femmes génies, personnages légendaires, tel que Aïcha Qondicha, Lalla Mimouna au Maghreb ou encore des héroïnes de guerre à qui on attribue des pouvoirs surnaturels telle que la Kahina ou Fatma Soummer²² en Algérie.

La pratique religieuse par les femmes est intégrée à leurs activités sociales et insérée dans leur cycle de vie. Elles le font naturellement parce qu'elles gèrent le quotidien, le mal-être au sein de leur famille, de leur communauté, pendant les états de maternités, les naissances, les états malades ou de morbidité des enfants. On remarquera que les femmes ont un rapport au corps bien plus intime, qu'elles sont plus à son écoute, elles touchent, elles massent, elles appliquent des onctions sur le corps des malades, l'émotion s'exprime aussi plus naturellement lors des cérémonies musicales de possession²³.

La plupart des activités formelles des confréries sont réservées aux hommes. Jusqu'à maintenant, seule la connaissance scripturale distingue les *cheikh* lettrés par rapport au savoir oral détenu par ces femmes "gardiennes de la tradition" qui détiennent leur légitimité par leur relation intime avec l'invisible, mais également par leur adhésion à l'autorité

spirituelle des *cheikh*. D'abord il faut savoir que ce savoir oral est partagé par les deux catégories hommes et femmes. Les *cheikh* ou *tolba* ont également une connaissance mythologique orale. Par ailleurs, les jeunes générations de femmes ayant eu accès à la scolarité ont réussi à acquérir un savoir scriptural et leur position est en train de se transformer dans la sphère du religieux²⁴.

C'est plus une question de pouvoir et de domination qui se joue, qu'une opposition entre pratiques traditionnelles "chamaniques" et institutions religieuses proprement dites. C'est le pouvoir qui crée l'institution, et c'est l'institution qui fait système. Or le pouvoir est détenu par les hommes, dans la sphère religieuse comme dans d'autres domaines également. C'est souvent qu'on a décrit la marginalisation des femmes dans les institutions religieuses²⁵, mais d'après ce que j'ai pu observer à Alger par exemple ou la scolarisation des filles est très importante et presque généralisée, la politisation du religieux n'a pas écarté la femme, cette dernière militait activement pour promouvoir l'idéologie islamiste, même si c'est dans un espace strictement féminin.²⁶

D'ailleurs l'absence de mixité dans le domaine religieux ne concerne pas que l'islam, on observe cela aussi dans le judaïsme et dans le christianisme. Les espaces de culte féminins et masculins sont toujours bien délimités dans la plupart des religions. Et seuls les cultes extatiques issus de ces religions (exemple des mouvements pentecôtistes) mais réinvestis par les adeptes libèrent et brisent les limites liées au corps, résistant ainsi au dogmatisme.

¹ A Bourgeot 1995, *les sociétés touarègues. Nomadisme, identités, résistances*. Edition Karthala, p 31.

² J Chelhod, 1965, V.3-4, p.113

« Le premier crime commis sur cette terre eut pour cause le refus de l'échange matrimonial. Plutôt que de céder sa sœur jumelle à son demi frère et de prendre celle de ce dernier qu'il estimait moins belle, Cain refusa d'obéir aux prescriptions de la loi, tua Abel et commit l'inceste. »

³ D'une manière générale, comme le constate S Wallentovitz : « la symbolique touarègue du couple frère-sœur, associée à l'idée d'une reproduction au plus proche, mériterait d'être creusée davantage au sein d'une analyse comparative de sociétés anciennes et contemporaines autour de la Méditerranée et du Proche-Orient. »

⁴ Des chercheurs nationaux préhistoriens, parmi eux M Hachid et S Hachi, l'un voulant rétablir par de nouvelles fouilles la vérité scientifique, l'autre refusant de toucher à la mémoire collective, à un mythe fondateur qui structure tout une société. Cf. l'article intitulé « Tin Hinân, une reine ou un roi ? ». Paru dans *Algérie Actualité* du 17 novembre 2007 publié par Mohand Tahar Belarroussi

⁵ « Oh ! Mes Touaregs ! Quel mystère vous conduit sous vos voiles étranges? A l'image de votre âme, (...) au travers les règles musulmanes de votre art, vous faites triompher sur vos objets familiers la croix chrétienne » (C.Kilian 1934 : 155).

⁶ Pandolfi P, 2001, « Les Touaregs et nous : une relation triangulaire », *Ethnologies comparées*, Les Touaregs : un "archaïsme ethnographique" ? En 1890, dans un article consacré aux Touaregs, E. Masqueray écrit que les sociétés touarègues sont "des cristallisations sociales, et comme des échantillons d'un monde que nous avons oublié". Si les Touaregs sont bien des barbares, ce sont des "barbares de notre race avec tous les instincts, toutes les passions, et toute l'intelligence de nos arrière-grands-pères. Leurs mœurs nomades sont celles des Gaulois qui ont pris Rome [...] Aussi rien n'est plus intéressant que de les questionner tant sur nous que sur eux-mêmes". De la conquête de l'Algérie jusqu'en 1881, l'image des Touaregs est certes contrastée mais sous l'influence du travail de Duveyrier, c'est cependant la face positive qui domine. Dès cette époque les Touaregs fascinent : si l'appréhension est bien présente envers ces guerriers nomades dont le territoire est toujours inviolé, elle est largement tempérée par l'attraction qu'exerce un peuple dont on accentue les différences censées le séparer des « Arabes » du nord de l'Algérie et dans le même mouvement d'éventuelles analogies avec le passé européen. Par contre, après l'assassinat de Flatters et de ses compagnons, les Touaregs seront présentés dans certains écrits sous leur jour le plus sombre : des pillards sanguinaires, des ennemis irréductibles capables de toutes les ruses et dissimulation pour arriver à leur fin ».

⁷ Duveyrier et Le père Charles de Foucault dont les œuvres ont grandement influencé les études touarègues ont contribué à construire cet imaginaire colonial.

⁸ Voir deux articles consacrés à ce sujet Faiza Seddik Arkam 2006 « La musique traditionnelle face à la maladie et à la possession chez les Touaregs de l'Ahaggar (sud de l'Algérie) », *Cahiers des musiques traditionnelles* 19, 139-159, Genève et également en 2005 « La fonction magico religieuse et thérapeutique de la musique chez les Touaregs de l'Ahaggar » in : *Recueil de communications.- Tamanrasset : Association "Sauvez l'Imzad".-pp. 84-100.*

⁹ Dans le domaine touarègue, les travaux de P Bonté ont porté sur l'organisation politique de la société touarègue Kel Gress et sur l'esclavage (1972), ainsi que sur la parenté. Il a introduit l'ouvrage collectif portant sur la parenté chez les Touaregs, et a commenté les observations de Dominique Casajus concernant l'emprise des Kel essuf lors du rituel du mariage chez les Kel Ferwen.

¹⁰ A son retour sur terrain après de longues années d'absence, Gast retrouve une société complètement transformée, dans un article, il retrace le parcours atypique de quelques personnages qu'il a connus durant la période où il a été instituteur en milieu nomade et durant ses recherches (Gast 2004) qui témoignent des transformations actuelles de la population saharienne, surtout celle qui s'est sédentarisée à Tamanrasset et ses environs.

¹¹ Gast M 1975 (p 208).

12« Pour Ibn 'Arabî, la voie mystique n'est ni rationnelle ni irrationnelle : l'esprit s'échappe des limites de la matière. Contrairement à la philosophie, elle se situe hors du domaine de la raison. Ainsi, contrairement à la scission dessinée par Averroès entre foi et raison, la profondeur d'Ibn 'Arabî se situe dans la rencontre entre l'intelligence, l'amour et la connaissance. Ibn 'Arabî se situe intellectuellement dans la lignée de Al-Hallaj qu'il cite à de nombreuses reprises : il estime que les véritables fondements de la foi se trouvent dans la connaissance de la science des Lettres ('Ilm Al-Hurûf). Selon lui, la science du Coran réside dans les lettres placées en tête des sourates, une conception que l'islam doctrinal actuel, nie farouchement. Aussi l'œuvre d'Ibn 'Arabî demeure-t-elle marginalisée, aujourd'hui encore, par l'orthodoxie islamique » (texte publié dans Wikipédia).

¹³ « Tout saint est détenteur d'un savoir en puissance : Al Majdub écrit miraculeusement un livre; un trait récurrent de l'hagiographie est la confrontation entre le saint présenté comme non instruit, et les docteurs qui doivent s'incliner devant son savoir » (Pierre Bonte 1994 : 290).

¹⁴ Ces *Imuhagh* étaient en relation avec les tribus berbères nomades Aït Atta qu'ils allaient piller quelquefois dans le sud marocain, de même qu'avec les *iwellemeden* du Niger et les tribus de Mauritanie. Ils étaient informés des événements politiques « qui conditionnaient la prépondérance des "arabes" dans les territoires de leurs courses guerrières ». (Gast 1975, p206). Ils se donc rebellés contre ce pouvoir religieux.

¹⁵ La Tijâniyya a été fondée en 1781 par Ahmed al Tijani (1737-1814). Né à Ain Mâdhi, près de Laghouat.

La *zaouïa* de ce centre est en quelque sorte la capitale historique de cette confrérie.

¹⁶ (J. Cuoq, dans son introduction au *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale*, Ed. CNRS, 1985, p.25) cité par Bakary. S.

¹⁷ Aujourd'hui, les Kel Ansar forment toujours une même tribu, avec comme chef Mohamed Elmehdi ag Attaher (Résidence Cercle de Goundam).

¹⁸ Al Ghazali (1058-1111) un des plus puissants penseurs de l'Islam et créateur du « pur amour » retenait que le seul moyen de parvenir à la perfection morale et spirituelle de l'être était la pratique d'une vie contemplative et méditative qui permettrait d'accéder par le cœur à la réalité mystique. Il a permis par son œuvre l'admission définitive du Soufisme dans l'orthodoxie et favorisa le jaillissement de nombreuses confréries qui ont une importance primordiale dans la vie des musulmans en associant à l'action religieuse et morale, l'action sociale et politique.

¹⁹ Gast s'en ai bien rendu compte durant sa visite en 2003, un article a été publié dans ce sens : « A chacun sa gloire. L'ascension des jeunes Sahariens d'Algérie dans la wilaya de Tamanrasset » N°7, Printemps 2004, Figures Sahariennes, Ethnologies comparées

²⁰ René Otaïek 1990 « le radicalisme islamique au Sud du Sahara, Da'wa, arabisation, et critique de l'occident », Karthala.

²¹ « Les nouveaux intellectuels vivent dans une tension permanente entre la revendication exacerbée au maniement, voire au monopole du symbolique (d'autant qu'ils disqualifient les intellectuels occidentalisés pour manque d'authenticité et les oulémas pour traditionalisme excessif et compromission avec les pouvoirs illégitimes) et la faiblesse de la ligne de partage avec l'autre, le « non éduqué » en terme de statut social et professionnel ». Texte de O. Roy 1990 « Les nouveaux intellectuels islamistes, essai d'approche philosophique », in *Intellectuels et militants de l'islam contemporain*, Sous la direction de G. Kepel et Y. Richard, p 264.

²² Des récits mythiques, voire historiques racontent le destin de ces femmes berbères, rebelles et guerrières qui ont dirigé parfois des royaumes comme ce fut le cas de la Kahina, surnommée la prophétesse, la sorcière par les Arabes qui la redoutaient. D'autres qui ont fondé les tribus aristocratiques guerrière, comme Tin Hinân pour ce qui est des Kel Ahaggar, Sabena ou Sabnas chez les Kel Ferwan (Casajus 1987). Tin Hinân comme Sabena auraient été approchées et fécondées par des génies. Des personnages féminins glorieux, élevés au rang de saintes comme la guerrière kabyle Fatma n Soumer dont le récit biographique est parlant. Elle était, si l'on suit son biographe Tahar Ousseddik d'une grande beauté et constituait un beau parti. Pour ne pas avoir à répondre aux demandes de mariages pressantes, elle simula dit-on des crises nerveuses, et versa dans la mélancolie. Entrant en rébellion contre l'autorité familiale, elle fut reléguée au rang de *tamenafeqt*, la révoltée, et enfermée dans une pièce sombre. Son frère la mariant de force, elle se refusa au mari et se lacéra le visage le jour de ses noces, déchirant ses vêtements et brisant tout sur son passage, elle refusa de se nourrir jusqu'à ce qu'elle rejoigne le domicile paternel. Prise par des crises de possession, elle finit par devenir une devineresse réputée (M Virolle 2001: 19).

²³ Se référant également au mysticisme féminin de l'époque médiévale, D. Régner-Bohler : « souligne la spécificité du langage des femmes mystiques de l'époque qui s'affirme comme une parole totale, affective, inventée, face au langage de la raison tenu par les hommes, et qui intègre le corps comme support sensoriel, avec des cris et des pleurs. L'expérience mystique est vécue par les femmes autant physiquement que spirituellement » cité par Sossie Andézian 1995.

²⁴ Ce phénomène est très visible dans les mouvements islamistes, dans les milieux étudiants, les femmes s'organisent en groupe de pression, organisent des « *halakat* », des rencontres autour de thèmes politico-

religieux animées par une des femmes leader du groupe. Ce phénomène donne à réfléchir sur la modernité de ces mouvements religieux et sur l'implication des femmes tant sur le plan politique que social.

²⁵ « Dans les faits, les femmes musulmanes sont dans l'ensemble absentes des lieux de décision touchant la vie religieuse de leur communauté, peu présentes dans les centres de savoir religieux, tolérées dans les mosquées derrière un rideau, une porte, une grille ». (S. Andézian 1995)

²⁶ En Algérie par exemple, un certain courant réformiste bien qu'islamiste (mouvement el islah) a mis des femmes sur les listes électorales. Ces femmes voilées ont activement participé aux campagnes électorales, ces femmes souvent diplômées, universitaires, travaillent et ont accès au savoir et à également à l'enseignement théologique, elles même assurent des cours de religion. Elles ont participés activement aux campagnes politiques et de prosélytisme et ont manifesté énergiquement face aux féministes pour maintenir un code de la famille inspirée de la *chari'a*. On pourrait parler d'aliénation, mais ces femmes qui organisent des rencontres dans les espaces universitaires sont très bien organisées (investissent même les sous sols des universités avec une organisation quasi paramilitaire), obéissent à un programme politique, se présentant même aux élections, et affirment leur idéologie avec grande conviction. On ne peut pas réellement affirmer que ces dernières sont juste tolérées dans l'espace religieux comme le suggère S Andézian (« tolérées...derrière un rideau », actuellement des espaces leur sont réservés). Elles sont partie prenante de cette idéologie et leur mouvement politique utilise tous les moyens modernes médiatiques de diffusion. On a beaucoup parlé d'archaïsme, d'intégrisme mais si on refuse d'observer le phénomène dans sa dimension moderne, on risque de faire fausse route. Les femmes non seulement ne sont pas absentes de l'espace de décision, mais cultivent et éduquent les nouvelles générations et reproduisent le système qu'elles voudraient voir s'instaurer. Cette présence même des femmes dans la politique est une nouveauté.